

La lumière du jour s'en trouvait littéralement obscurcie, à tel point que les explorateurs se crurent subitement menacés du clair-obscur qui annonce un orage.

Les troupes innombrables des oiseaux, volant ainsi au hasard, se jetèrent contre les troncs des arbres, et, se blessant mortellement ou se tuant du coup, dégringolèrent en masse sur le sol, comme des pierres qu'une main mystérieuse lancerait du ciel sur la terre.

Le sol était jonché des corps de ces pauvres volatiles, aux penes brisées et au bec rempli de sang.

C'était vraiment étrange.

Sir William en restait abasourdi.

— Ce que peut produire un simple coup de fusil, remarqua-t-il.

— Au moins, fit Criquet, il y aura de quoi constater si ce sont des tourterelles ou des oiseaux d'une autre famille.

— Ah oui, les spécimens ne manquent pas, conclut le chef.

Séance tenante on se livra à l'expérience en question, et il fut avéré que c'étaient des pigeons-tourterelles rigoureusement identiques à ceux qui peuplent les bois de l'Europe.

La science naturaliste de von Ruff confirma cette assertion, ce qui vida le différend entre de Sambry et sir William.

Le savant ajouta même que ce devaient être des morceaux délicieux pour la cuisine de Nkéré, ce qui fit prendre à de Sambry la décision d'en recueillir et d'en emporter un assez grand nombre de pièces.

— Et maintenant que nous voilà fixés, dit-il, hâtons-nous de regagner le temps perdu.

— Perdu n'est pas le mot, répondit sir William.

— Pas précisément, en effet, conclut le chef, puisque nous savons à présent qu'une tourterelle est une tourterelle.

## XXIV

### VERS MAKOURA

Chacun reprit sa position dans la caravane et l'alignement se refit bien promptement.

Sans autre incident on cheminait jusque vers le déclin du jour, lorsqu'on s'aperçut, par le terrain plus régulier et parsemé de plantations, qu'on devait être à proximité d'un village.

Le doute ne fut pas long, car au bout de quelques minutes de marche supplémentaire, on touchait aux premières habitations de la place.

De rares indigènes se mouvaient encore au milieu de cet ensemble de huttes, dont la propreté pouvait se constater dès le premier coup-d'œil.

Cependant, comme toujours du reste, à l'approche de la caravane, les nègres montrèrent quelque surprise, mais cette fois c'était plutôt une simple manifestation de curiosité qui perçait à travers leur attitude.

C'était vraiment de bon augure et déjà les explorateurs escomptaient le plaisir d'une réception amicale.

Leur attente ne fut pas trompée.

Les indigènes qui se trouvaient sur place, s'empressèrent d'aller prévenir leurs parents et amis, lesquels, à leur tour, sortirent de leurs demeures, pour se porter, tous ensemble, à la rencontre des blancs.

Ils avaient sur leurs grosses lèvres ce sourire de bonté qui inspire d'emblée la confiance et qui écarte toute appréhension d'hostilité.

Au surplus, aucun d'eux n'était porteur d'armes quels qu'ils fussent, ce qui dénotait des intentions essentiellement pacifiques.

Les voyageurs se rendirent immédiatement compte de la situation favorable que leur créait la bonne fortune, et ils résolurent de la mettre à profit au moyen d'un élément de réciprocité.

On distribua quelques présents, ce qui semblait amener une amitié instantanée.

En somme, les explorateurs en furent très heureux, car les étapes et les incidents de la journée avaient passablement rompu leurs forces.

Sans plus de détours on convint d'un emplacement pour dresser les tentes, et bientôt les abris en toile étalaient leurs ailes protectrices sur la tête des chefs et du personnel.

Une agréable surprise leur était même ménagée ; car, à peine furent-ils installés, que des femmes de la tribu vinrent leur offrir en vente une boisson dont l'aspect était loin d'inspirer le dégoût.

On s'en procura une certaine quantité et l'on constata avec plaisir que c'était un liquide fort rafraîchissant, fabriqué à l'aide du jus de la canne à sucre.

— Un vrai régal, fit Criquet, qui s'en donna à longues gorgées.

Il fallut réellement modérer l'ardeur du Bruxellois, qui vidait l'un verre après l'autre.

Du reste, il n'était pas seul à se désaltérer largement à cette boisson délicieuse.

Tous, y compris Catherine, y prenaient un goût extrême, si bien que la soirée se passa dans une causerie joyeuse qui fit de nouveau, pour quelques heures, oublier les travers de l'existence au Continent Noir.

Sur ces entrefaites la nuit étant venue, on se retira dans les tentes pour se livrer à un repos réparateur.

Pourtant les instants nocturnes n'étaient pas aussi tranquilles qu'on était en droit de le supposer.

A peine les ombres épaisses avaient-elles envahi la terre que de toutes parts, du côté des arbres, s'élevaient des cris plaintifs et monotones, lancés à temps égaux et avec une régularité désespérante, par des oiseaux cachés dans la verdure.

Les éclats de ce chant triste percèrent jusqu'à l'intérieur des tentes et réveillèrent les dormeurs.

— Bon ! voilà du nouveau ! s'écria Criquet. Qu'est-ce que c'est que ces troubadours-là ?

— Des coucous, fit Mwama.

— Quels braillards !

Sir William maugréait ouvertement.

— On a juré de ne pas nous laisser dormir en Afrique, dit-il.

— Vous dormirez, je vous l'assure, maître, répondit le serviteur.

— Oui, si ces imbéciles de coucous veulent se taire.

— Et même sans cela, maître.

— Mais, mon ami, leurs cris sont capables de chasser le sommeil le plus têtue.

— Question de temps, maître.

— Comment, question de temps ?

— Oui. Au bout de quelques quarts-d'heure l'oreille s'habitue à ce bruit monotone, et peu à peu elle ne s'en choque plus.

— Des ballivernes !

— Croyez-moi ; il en est ainsi. Insensiblement, ce chant ne vous paraîtra plus si baroque qu'à l'heure actuelle ; sans vous en apercevoir, vous ne l'entendrez plus ; ou, du moins, si vous l'entendez encore, il vous servira plutôt de bercement que de trouble.

— Allons-donc !

— Je dis la vérité, maître.

— Alors c'est comme la nourrice qui endort son nourrisson, en psalmodiant un air du pays ? demanda Criquet.

— Absolument, répondit Mwama.

Tranquillisés quelque peu par les assertions du nègre, les explorateurs se sourirent de bon cœur à l'expérience; et en effet, les dires de Mwama se confirmèrent.

Les coucoux exhalaient sans interruption leurs appels plaintifs, mais, pour la raison alléguée par le noir, la raideur semblait s'en adoucir de minute en minute. De bruyants qu'ils étaient, ils semblaient devenir de plus en plus incolores, jusqu'à ce qu'enfin ce ne furent plus guère que des bruissements comparables à la note étouffée et uniforme d'une musique lointaine.



LES CHARIOTS FURENT AMENÉS. (P. 290)

Aussi, l'un après l'autre, les explorateurs s'assoupirent paisiblement, et lorsque vint l'aurore, ils avaient passé une nuit relativement bonne.

Après déjeuner, la première occupation des Européens fut de faire l'inspection du village, dont les habitants se montrèrent tout aussi affables que la veille.

Bien vite on fraternisait sur toute la ligne et il résultait de la conversation qu'il ne fallait plus qu'une seule journée de marche pour atteindre les rives du fleuve, du côté de Makoura.

Ceci plût, naturellement, beaucoup aux explorateurs, et ils étaient à en causer, lorsque Criquet tomba au milieu d'eux comme une bombe.

On fut un peu stupéfait de cette brusque irruption.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore ? demanda de Sambry.

— Des chariots ! répondit le Bruxellois.

Décidément c'était une énigme.

— Que radotez-vous donc de chariots ?

— Je les ai vus ; je les ai tâtés.

— Où cela ?

— Là, derrière le village.

La chose devint de moins en moins incompréhensible.

De Sambry s'impatienta.

— Voyons, dit-il, expliquez-vous.

— J'y vais. Je me pavanais à proximité des huttes, lorsque, par pur hasard, mes pas se portèrent au milieu de champs de maïs. Je m'amusais à suivre des yeux, tout en marchant, le vol d'un vautour qui planait dans l'air, quand soudain je me trouvai nez à nez avec une demi-douzaine de chariots, de dimensions respectables, abrités sous une sorte de hangar en branchage. Et voilà !

On vit bien que Criquet parlait sérieusement, et quelque bizarre que fut la circonstance de rencontrer des chariots dans ce pauvre village, on se prit à croire un peu à la possibilité du fait.

De Sambry se fit conduire par Criquet à l'emplacement en question, et l'on y trouva effectivement les véhicules décrits par le Bruxellois.

Grand fut l'étonnement ; mais il n'y avait pas à nier : c'étaient bel et bien des chariots confortables, solidement construits, avec des roues larges et puissantes, capables de supporter un poids plus que respectable.

Sur le champ l'idée d'utiliser ces agents germa dans l'esprit du chef.

— Si nous louions ces voitures pour notre trajet vers Makoura ? fit-il.

On approuva unanimement ; et, après quelques pourparlers sans importance, on parvint à se mettre d'accord avec les indigènes, pour un prix très raisonnable.

Comme il s'agissait de partir au plus tôt, les chariots furent amenés près des tentes, et le chargement commença.

Le plus zélé à la besogne fut, à coup sur, Criquet.

Il montait les véhicules et en descendait, plus de cent fois en une minute, gambadant avec satisfaction par dessus les roues et les traverses, comme un écureuil en liberté.

On eut dit qu'il avait besoin de se dégourdir ; et lorsqu'on le plaisanta sur sa manie enfantine, il répondit que depuis si longtemps il n'avait plus eu le bonheur de monter une véritable voiture, que maintenant il tenait à s'en donner pour tout de bon.

— Et puis, quand ça roulera, je me mettrai sur l'impériale comme un cocher de grande maison, avec cette différence que le cocher peut se fournir la satisfaction de fouetter un cheval, tandis que moi.... Mais, au fait, qui donc va faire l'office de cheval ?

— Nos porteurs, parbleu ! répondit le chef.

— Du diable, ce sera gai. Et peut-on aussi mettre le fouet dessus ?

De Sambry faillit se fâcher, mais il vit bien vite que la question du Bruxellois n'avait rien d'offensant pour les lois humaines.

— Oh non, fit-il. En Afrique c'est le cheval qui fouette le cocher. Criquet eut un haut-le-corps.

— Dans ce cas j'abdique mes revendications, s'écria-t-il.

Une bonne partie de la matinée se passa à faire les préparatifs du voyage, et lorsque tout fut en bon ordre, le chef donna le signal du départ.

Ce n'était donc réellement que vers midi que l'on quitta le village ; mais, attendu que le transport par voiture allait bien plus lestement que celui par piétons, on espérait atteindre Makoura ce soir-là.

Le résultat était d'autant plus admissible, que de Sambry avait utilisé les mulets pour faire une partie de la traction.

Il les avait fait atteler tous ensemble au chariot le plus lourdement chargé, gardant ainsi seulement les autres véhicules pour la force musculaire des porteurs.

Ceci simplifiait beaucoup la besogne et n'avait qu'un désavantage, celui d'obliger les blancs à faire la route à pied.

Personne, d'ailleurs, ne songea à protester contre cette nouvelle mesure, pas même Cathérine, qui acceptait avec bonne volonté ce surcroît de fatigue.

On eut même de la peine à lui faire prendre place sur l'un des charriots, tant la courageuse jeune fille aimait à partager le labeur de ses compagnons.

Pourtant elle finit par se rendre aux conseils du docteur Harris, et se percha dans un coin, entre les bagages.

Equipés de la sorte, les explorateurs allaient leur train, à la satisfaction générale, sans rencontrer des obstacles, car les routes étaient larges et pratiquement établies.

Criquet se glorifiait de cette bonne fortune.

— Sans moi, nous eussions été obligés de nous traîner comme des misérables, dit-il.

— A vrai dire, c'est à vous que nous devons la découverte de cet excellent moyen de transport, remarqua de Sambry.

— C'est que les voitures de ces gaillards sont bigrement bien agencées.

— Je me suis fait la même réflexion.

— Mais je ne m'attendais pas à trouver en Afrique pareil esprit de construction, dit Harris.

— Ni moi non plus, ajouta Henri.

— C'est que vous n'avez pas bien observé l'intérieur du village que nous venons de quitter, dit Mwama.

— C'est possible. Qu'y avait-il donc de si extraordinaire ? demanda le chef.

— Tout, maître.

— Voilà qui dit beaucoup, ria Criquet.

— J'ai vu dans les habitations des indigènes, des objets qui méritaient de fixer l'attention, reprit le serviteur.

— Vraiment ?

— Oui, maître. Il y avait des travaux de forge et de menuiserie d'une valeur réelle.

— Quoi donc ?

— Des pots en fer, rudement achevés, mais fort pratiques ; des lances du même métal, travaillées avec un certain art ; des outils aratoires que bien des centres de l'Europe envieraient ; des bibelots de luxe d'une conception fort agréable ; des meubles en bois de toutes formes, jusqu'à des tabourets d'une grande commodité.

— Vous avez vu tout cela ! exclama Criquet.

— Oui, et d'autres choses encore. Du reste, il n'y a rien d'étonnant à cette quasi-perfection, car nous approchons maintenant d'une agglomération de peuplades pour lesquelles les travaux manuels ont moins de secrets.

— Après cela, il est explicable que ces gens sachent construire des chariots, fit le chef.

— D'autant plus, maître, qu'il font un trafic assez étendu de maté-

riel avec les habitants des parties riveraines. Vous comprenez qu'il leur fallait trouver un moyen quelconque pour transporter beaucoup en peu de temps.

— Il résulte de cela que nous allons nous trouver dans des parages plus civilisés ?

— Comme exploitation matérielle, oui ; comme mœurs, non.

Ainsi causant, les explorateurs avançaient presque sans s'en apercevoir.

Rien ne vint troubler leur quiétude : ni fauves ni sauvages ; et c'était à peine si sir William trouvait, de temps en temps, l'occasion d'abattre au passage, une pintade ou un lièvre rouge.

Pourtant, au détour d'un sentier il remarqua sur la plus haute branche d'un bananier, un grand oiseau aux plumes bleues-vertes, comme on n'en avait pas encore rencontrés.

Piqué de curiosité, il appela von Ruff pour lui demander s'il connaissait ce genre de volatile.

Le savant, qui herborisait tout le long de la route, s'approfondissait dans la contemplation d'une plante aux fleurs étoilées.

Il écouta distraitement la question de son camarade.

— Oui, je le connais, répondit-il.

— Comment le nomme-t-on ?

— *Stradella florida*, répondit le savant.

Les explorateurs éclatèrent de rire.

— Mais c'est le nom d'une plante, cela ! s'écria de Sambry.

Von Ruff, troublé par cette hilarité, sortit de son rêve, et regarda, stupéfait, ses compagnons.

— Assurément, dit-il.

— Nous vous demandons le nom de cet oiseau, penché sur le bananier, reprit de Sambry, en désignant du doigt le plumitif.

Le naturaliste suivit inconsciemment la direction indiquée.

— Je ne sais pas, grommela-t-il en haussant les épaules.

Puis il s'en revint à son *stradella florida*.

— Imbécile ! s'écria Criquet.

— Oui, c'est cela ! fit von Ruff, sans savoir ce qu'il disait.

On se tint les côtes de rire, à la balourdise du savant, qui n'en continuait pas moins gravement à se pencher sur sa plante, en répétant plus de dix fois encore : « c'est cela ! oui, c'est cela ! »

— Ce qui n'empêche pas que je suis gros Jean comme devant, fit sir William.

— Moi je connais cet oiseau, maître, hasarda Mwama.

— Oui ? Quel est-il ?

— C'est un énorme ravageur de bananes ; et lorsqu'il s'abat sur un des arbres de cette famille, on peut certifier que bientôt plus un seul fruit n'y restera. Aussi les indigènes lui font-ils une chasse effrénée, et lorsqu'ils en tuent un on fait fête au village. Heureusement leur race n'est pas nombreuse et ce n'est que de temps en temps qu'on en trouve un exemplaire.

— Dans ce cas, sa destruction est un bienfait ?

— A coup sûr.

— Sa chair est-elle bonne ?

— Délicieuse, maître.

— C'est immanquable, puisqu'il se nourrit de bananes, remarqua de Sambry.

— Eh bien, nous en goûterons. Attention !

Et sir Darly dirigea le canon de son fusil vers la branche où le ravageur se tenait paisiblement à fixer d'un œil langoureux les hommes qui complotaient sa perte.

Un coup de feu éclata, et l'oiseau dégringola.

C'était vraiment une superbe bête, avec des ailes longues comme celles d'un grand vautour, au dos coloré d'un bleu ravissant, mitigé par une teinte verdâtre.

Tout le monde s'empressa autour de lui, et les nègres, qui savaient la signification de pareille prise, la mettaient, avec une joie infinie, sur le compte de l'intervention des fétiches blancs.

Ce fut un enthousiasme non dissimulé, dont de Sambry s'avisa de tirer un parti immédiat.

— Vous voyez ce que peuvent nos dieux, dit-il en soulevant l'oiseau et en l'exposant à l'admiration des indigènes.

Tous s'inclinèrent respectueusement devant cette preuve, évidente pour eux, de la supériorité des blancs.

De Sambry eut un sourire malin.

— On ne mangera pas cet oiseau, dit-il.

— Pourquoi donc ? demanda sir William.

— Il peut nous être utile à autre chose. C'est une espèce de talisman.

Les compagnons comprirent l'intention et l'approuvèrent.

On confia ce nouveau passe-droit à la garde de Nkéré, et l'on continua la route.

Insensiblement on se rapprocha du lieu de destination, et le jour

n'était pas encore à son déclin que déjà l'on toucha aux habitations de Makoura.

Au premier aspect le village paraissait être vide, mais bientôt on s'aperçut que la population entière était réunie sur la place publique.

— Que peut-il bien se passer ici ? demanda de Sambry.

— Je ne sais, répondit sir William, mais cela me fait l'effet d'être assez drôle.

— Une conférence en plein air, ajouta Criquet.

Mais ce n'était pas du tout une conférence.

C'était un fait inouï.

Au milieu de l'emplacement se tenaient cinq nègres, liés l'un à l'autre et se touchant le dos, lesquels semblaient suivre anxieusement la manœuvre d'un autre indigène qui tripotait quelque chose d'indéfinissable à un volatile qu'il tenait en main.

Autour d'eux étaient groupés d'autres gens, la lance ou la flèche au poing.

Ces dispositions intriguèrent fortement les explorateurs.

De Sambry voulut en avoir le cœur net et demanda à Mwama ce que signifiait pareille tenue.

— La magie noire, répondit le serviteur.

— Qu'est cela ? interrogea le chef.

Mwama expliqua que cette mesure était généralement usitée chez les peuplades du Congo pour mener à la découverte d'un crime ou d'un forfait grave.

Lorsqu'un de ces délits se commettait et que l'auteur en restait inconnu, le roi de la tribu avait recours au sorcier.

Celui-ci se faisait apporter une poule vivante, l'immolait, et arrachant son foie, tâchait de lire dans cette matière encore chaude le nom du criminel.

S'il ne parvenait pas à mettre celui-ci au jour, il n'en acquit pas moins la conviction que telle ou telle famille avait trempé dans le fait.

Alors on réunissait sur la place publique tous les membres de la dite famille, attachés de telle sorte à ce qu'ils formassent un cercle qui ne laissait aucun vide.

Ensuite le sorcier, prenant la poule, la lançait adroitement au-dessus du groupe, et l'indigène sur lequel elle allait tomber, était le coupable.

Il va sans dire que celui-ci était, séance tenante, mis à la torture.

C'était pareil spectacle que les explorateurs avaient en ce moment sous les yeux.

Un frisson de répulsion courut dans leurs rangs, et leur premier mouvement fut de se jeter entre le sorcier et ses victimes pour l'empêcher d'accomplir son œuvre scandaleuse.

De Sambry arrêta cet élan.

— Attendons et observons, dit-il.

— Mais c'est affreux, fit sir William.

— J'ai une furieuse envie de tordre le cou à ce gaillard, ajouta Criquet.

— Vous n'en ferez rien, ordonna le chef.

— Cependant...

— Je vous dis que vous n'en ferez rien.

— C'est dégoûtant.

— J'en conviens.

— Eh bien alors ?

— Je vous le répète : attendons.

— Jusqu'à ce que ces pauvres diables soient écorchés ?

— Pas du tout.

— Je crois qu'il est temps d'agir.

— Mais non !

— Mais si !

— Ami Criquet, voulez-vous bien me laisser faire ?

Le Bruxellois n'y comprit plus rien.

Il eut un soupir, mais il obéit.

— Patience, murmura-t-il. Pourtant, j'aurais bien voulu donner une leçon de savate à cet Ostrogoth.

Et, pour calmer sa colère, il se mit à battre furieusement le tronc d'un gros palétuvier.

Entretemps, ce qu'avait prédit Mwama arriva.

Le sorcier se leva, et après avoir causé assez longuement avec ses congénères qui approuvèrent de la tête, il prit la poule morte et la lança sur le groupe des indigènes suspectés.

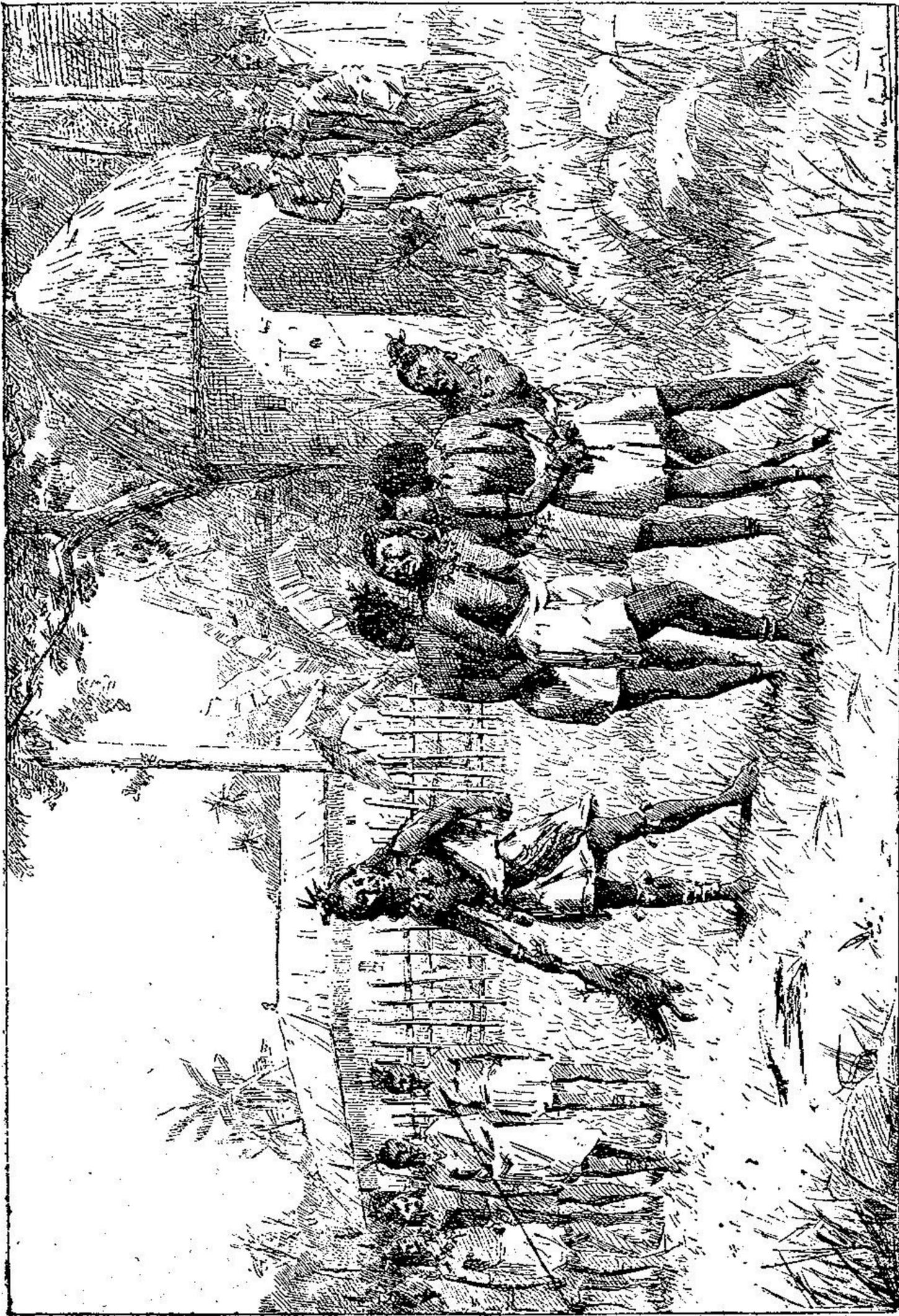
Le volatile décrivit quelques tours dans l'espace et alla tomber en plein sur la tête d'une jeune négresse.

Pendant que la pauvre créature se confondit en lamentations, un cri de victoire sortit de la foule, qui se précipita vers celle que le sort désignait à la colère commune.

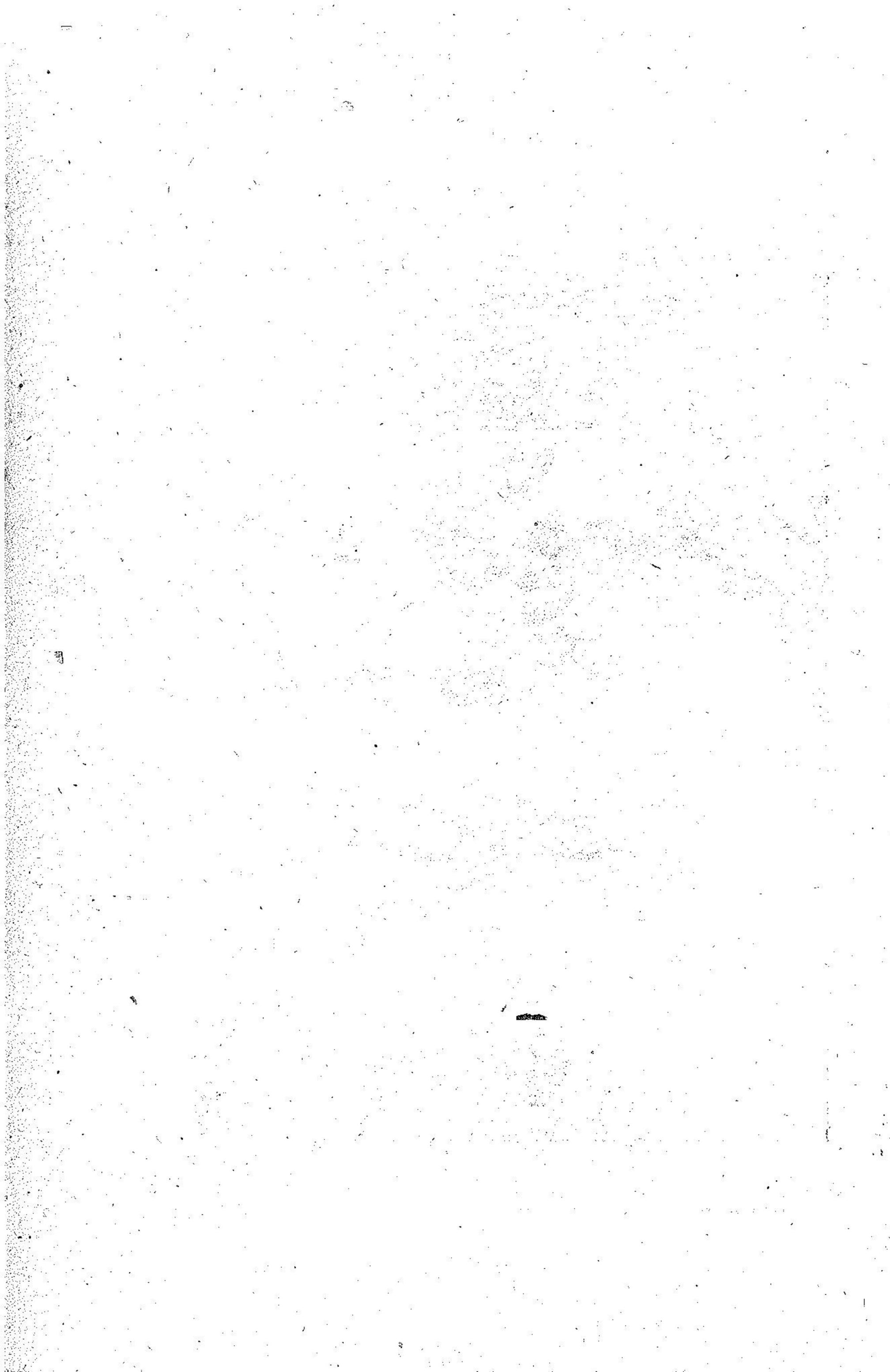
Mais alors le tableau changea subitement.

De Sambry ne fit qu'un bond jusque tout près de la négresse, et se jeta brutalement entre elle et ses agresseurs.

Le premier moment fut terrible.



LA MAGIE NOIRE, RÉPONDIT LE SERVITEUR. (P. 295.)



Les indigènes, furieux de se voir ainsi dérangés inopinément dans leur œuvre de vengeance, reculèrent de quelques pas et, dans une confusion indescriptible, se jetèrent sur leurs armes.

De Sambry vit le danger et osa le braver audacieusement.

Pourtant il n'était plus seul à la tâche, car déjà les autres explorateurs, sans même savoir pourquoi, mais s'inspirant du péril qui menaçait leur camarade, les autres explorateurs se joignirent à lui pour opposer aux nègres une barrière de poitrines.

Les naturels ne l'entendirent pas ainsi.

Se rangeant en ligne serrée, ils se préparèrent à reprendre d'assaut leur victime, lorsque de Sambry, se détachant de ses compagnons, et la main au fusil, s'avança résolument vers les indigènes.

— Si vous bougez, je tire ! s'écria-t-il.

La menace eut un effet inespéré

Tous s'arrêtèrent du coup.

— Je vous défends de tuer cette malheureuse, reprit l'Européen.

Un ricanement fut la seule réponse.

— Où est votre chef ? interrogea-t-il, d'une voix menaçante.

Un nègre, jeune encore, à la face bestiale, sortit de la foule et vint auprès de de Sambry.

— Que voulez-vous de cette femme ? demanda l'explorateur

— Elle mérite la mort, fut la réponse.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a jeté un sort sur la tribu.

— Qui vous l'a dit ?

— Les dieux.

— Par la voix de votre sorcier, sans doute ?

— Oui.

— Votre sorcier ment.

Un hurlement féroce accueillit cette affirmation catégorique et les regards des indigènes brillèrent d'un éclat fauve.

De Sambry ne se laissa pas intimider pour si peu.

— Je vous dis que votre sorcier ment, répéta-t-il.

Cette audace sauva la situation.

— Notre sorcier ne ment jamais, riposta le monarque noir, en donnant néanmoins déjà à sa voix une inflexion moins sûre.

— Au surplus, reprit de Sambry, nos fétiches sont plus puissants que les vôtres, et ils ne veulent pas que cette femme meure.

Le front du chef noir se rida.

— Vous insultez nos dieux, dit-il avec colère.

— Et vous insultez les nôtres, riposta de Sambry.

— Vos dieux ne peuvent rien contre nous.

— Vous vous trompez. Hier encore ils ont donné à vos frères noirs une preuve de leur pouvoir. Nous passions dans un village où toutes les bananes étaient ravagées par ces oiseaux terribles que vous connaissez mieux que nous. Les habitants avaient imploré vos fétiches pour que ceux-ci les délivrassent de leurs ennemis impitoyables. Ce fut en vain. Pris de pitié pour ces infortunés, nous résolûmes de nous adresser à nos dieux, à nous, qui nous firent connaître qu'un seul de ces oiseaux existait dans ces parages. Il nous révélèrent en même temps l'endroit où il se cachait. Nous nous y rendîmes sans tarder, et nos fusils, dirigés par le fétiche des blancs, tuèrent le voleur.

Pendant que de Sambry parlait, un mouvement d'attention s'était dessiné parmi les indigènes, et le roi lui-même ne put se soustraire à cette sensation involontaire.

Néanmoins il se rebiffait encore.

— Il est facile de dire ce que l'on veut, fit-il.

— Vous ne me croyez pas ? demanda de Sambry

Le nègre secoua la tête.

L'explorateur se tourna vers ses compagnons, et, d'une voix rendue autoritaire pour la circonstance :

— Qu'on m'apporte l'oiseau bleu, dit-il.

Les voyageurs comprirent l'intention de leur ami.

Criquet s'élança vers les bagages.

— L'oiseau bleu ! Vive l'oiseau bleu ! s'écria-t-il.

En deux bonds il était de retour auprès de de Sambry et lui passa le fameux volatile.

L'explorateur le mit incontinent sous le nez du monarque.

— Voilà, fit-il, Me croyez-vous, à présent ?

Il n'y avait plus de doute possible pour les indigènes.

Avec un plaisir fébrile ils tâterent le plumitif, le tournèrent et le retournèrent en tous sens, et semblaient ne point en croire leurs yeux.

Puis ils se mirent à pousser des cris de joie, dont l'accent guttural n'avait rien d'harmonieux.

Le chef noir s'inclina profondément devant de Sambry et demanda à baiser la main qui avait abattu le dangereux oiseau.

Gravement sir William s'avança, et tendant ses dix doigts à la fois, laissa l'indigène y épancher les marques de sa gratitude.

— Je reconnais que vos dieux sont grands, fit le monarque avec conviction.

— Ils commandent à tout, répondit le chef blanc.

— Même aux nigauds, murmura Criquet entre ses dents.

Cependant les naturels avaient fait cercle autour de l'oiseau bleu, et le contemplaient dans un ravissement manifeste.

Le roi négre surtout ne pouvait en détacher ses regards.

— Puis-je vous demander une faveur ? interrogea-t-il.

— Faites, répondit de Sambry.

— Nous serait-il permis de garder ce talisman ?

— Vous-y tenez donc ?

— Beaucoup, et je le garderai dans mon temple, pour la gloire des fétiches blancs. Cela porte bonheur.

De Sambry échangea un regard avec ses amis, qui en comprirent la signification.

— Nous vous l'offrons comme présent et comme gage de fraternité, fit-il.

— En retour je vous accorde l'hospitalité la plus large, fut la réponse.

Et, plein d'une satisfaction exubérante, monarque et sujets se mirent à danser une sarabande autour de la victime ailée, et ce à la grande joie des explorateurs.

— Le quadrille naturaliste africain, observa Criquet.

## XXV

### L'INFLUENCE DE L'OISEAU BLEU

Entretiens, fort de la parole de l'indigène, de Sambry avait donné ordre de dresser les tentes au milieu même du village.

Les chariots loués aux négres furent déchargés, et, après cotisation de la redevance convenue, renvoyés à leurs propriétaires avec les quelques hommes qui les avaient conduits.

Le soir tombait et il était rationnel que l'on songeât au souper, car les estomacs des voyageurs étaient passablement creusés.

Aussi la construction des demeures marchait-elle à merveille pendant que les habitants du village, accourus jusqu'au dernier, continuaient leurs exercices chorégraphiques, à l'instigation de l'oiseau bleu.